

Chap. 3

A son retour au 36 quai des Orfèvres, rien n'avait de sens. Alicia tenta bien de le tirer vers son hypothèse, mais rien n'y fit. Philippe en était certain, Madison Parks n'y était pour rien. « *Mais comment peut-on être aussi borné ?* » La blondinette en avait plus qu'assez d'entre son patron ronchonner sur l'incroyable complexité d'une enquête qui pour elle était déjà toute résolue. Elle repartit sur un baratin interminable prouvant par $A + B$ qu'elle avait raison, point barre. Mais Philippe ne l'écoutait pas. Il cherchait l'élément qui éclairerait l'histoire. Mais rien. Les caméras de l'entrepôt avaient été savamment déconnectées, il n'y avait personne pour prouver quoi que ce soit, ni personne pour ne donner ne serait-ce qu'un élément nouveau, une piste. Philippe se massa le cou, sourcils froncés. « *Parks a fait quoi sa première année à Paris ?* ». Il s'adressait directement à Max, qui, n'ayant rien n'a faire, sirotait un grand verre de Coca Cola. Il posa son gobelet sur le bureau et se mit à taper frénétiquement sur le clavier de son ordinateur. Pas d'infos la dessus non plus, elle était arrivée, s'était installée, avait vite éjecté tout ceux qui tentaient une approche et le néant. On ne savait pas si elle avait cherché du boulot, contacté des gens, ou si elle était sortie de chez elle. Encore une impasse...Philippe libéra son équipe, assez déçu de cette journée qui n'avait rien apporté de plus que la veille. Il annonça qu'il verrait la veuve lundi, et s'installa face au tableau de verre où figuraient une photos de la victime et celles des éventuels suspects : Madison Parks, William Beck, Isabelle Beck. Trois suspects aussi innocents les uns les autres.

Il était 10h lorsque Philippe Delacours sonna chez Mme Snoh. Une femme de petite taille aux longs cheveux châains ouvrit la porte, les yeux fatigués.

- Madame Snoh ? Je suis le Commandant Philippe Delacours. Je viens au sujet de votre mari.
- Bien sûr, entrez.

Philippe ignorait si cette femme était voûtée de nature ou si le poids d'une perte aussi importante avait considérablement réduit son état de santé. En tout cas, elle faisait peine à voir. Il n'y avait rien de pire, dans la vie de flic, que d'aller voir les familles des victimes, en général toujours sous le choc des pertes. Ils faisaient partit de ces moments complexes où l'on devait poser mille et une questions sur la victime, et enfoncer le couteau dans la plaie. Autant, Philippe n'était pas un cœur d'artichaut, autant il détestait faire face aux familles. A chaque question qu'il posait, ça finissait toujours en crise de larmes d'une des personnes présentes, mais on devait continuer l'interrogatoire, quoi qu'il en coûte. En fait, il préférait rester au bureau à démêler les enquêtes, interroger les suspects, chercher les indices sur le terrain...Maintenant, il se tenait là, face à cette femme rachitique creusée par les épreuves. Étrangement, elle lui souriait chaleureusement, lui proposant un café, qu'il accepta bien volontiers. Elle l'invita à s'installer sur le canapé du salon le temps qu'elle revienne. Une petite pièce très claire, aux murs immaculés. Elle avait en son centre un petit canapé couleur crème sur lequel Philippe était installé et deux fauteuil style 18ème. Une table basse trônait au milieu, d'un bois clair et patiné. A droite du canapé se tenait une cheminée à encadrement en pierre, dans laquelle crépitait un gentil feu. De nombreuses plantes et fleurs ornaient les murs et le sol là où les meubles manquaient. La pièce était simple, très peu chargée, et s'ouvrait sur une salle à manger qu'on apercevait à peine au travers d'un rideau. Dans l'ensemble, la pièce était agréable et fraîche. Quelques minutes plus tard, la dame était de retour, ses petits bras portant un plateau bien trop lourd pour elle. Philippe, en gentleman, se leva et se proposa de le porter jusqu'à la table. Elle le laissa faire et le remercia chaleureusement. Madame Snoh, Édith de son prénom, vivait à

Paris depuis son plus jeune âge. Elle avait rencontré Bernard Snoh à l'âge de 16 ans. Il en avait 17. Presque immédiatement, le coup de foudre avait eu lieu, et ils ne s'étaient plus jamais quittés. M.Snoh travaillait dans les assurances, elle était femme au foyer, et avait entrepris de ne s'occuper que d'elle, de sa maison et de ses enfants. Ils avaient emménagé à la Cité Pigalle il y a de cela 9 ans, n'avaient jamais eu de problèmes avec quiconque et étaient heureux. Une famille sans histoire, sans soucis. Mais quelque chose chagrina le Commandant Delacours. En effet, la veuve ne se comportait pas comme toutes les veuves qu'il avait déjà pu voir au fil des ans. Pas de larmes, pas de tremblements dans la voix, dans les gestes, pas d'hésitations. Elle affrontait l'horreur de toute femme avec une cruelle simplicité, ce qui intrigua grandement Philippe.

- Vous ne semblez pas réagir à la mort de votre mari...
- J'ai appris à affronter les événements les plus durs.
- Pourtant s'était l'amour de votre vie non ?
- Oui, en effet.

Elle marqua une courte pause, regarda tendrement une photo de leur mariage, posée sur le bord de la cheminée, et s'enfonça dans son fauteuil.

- Je suis atteinte d'un cancer. J'ai appris à relativiser, à surmonter les étapes en silence.
- Vous en êtes à quel stade ?
- 4, d'après les médecins. La chimio me dévore de l'intérieur, je ne supporte pas les traitements. Mes enfants vivent chez ma mère et mon mari n'arrivait plus à le supporter. Il est peut être mieux où il est...
- Que voulez-vous dire ?
- Quand vous passez vos journées au travail, et qu'en rentrant vous devez vous occuper de votre femme malade, l'emmener à l'hôpital, supporter des crises dues aux médicaments, et j'en passe, il devient difficile de suivre. Il ne l'a jamais montré, mais je sais qu'il n'en pouvait plus. On sent ces choses là.
- Je suis vraiment navrée pour vous...
- Ne le soyez pas. La vie est faite ainsi, j'ai eu le droit à bien plus de bonheur que je ne l'espérais.
- Puis-je vous posez une dernière question, avant d'y aller ?
- Bien sûr.
- Votre mari la connaissait ?

Philippe sortit une photo de Madison Parks, qu'Édith reconnut tout de suite. Mais elle insista sur le fait qu'il ne la connaissait pas vraiment. Il l'avait croisé quelques fois, surtout dans les premiers mois où Madison avait emménagé. Il avait été de ceux qui essayaient, en vain, d'intégrer la petite nouvelle à l'ensemble de l'immeuble. Mais au bout de quelques mois, le groupe avait cessé toutes tentatives face aux réactions de la jeune femme. Il n'y avait rien eu de plus. Pourtant, Madison Parks s'était bien abstenu de lui dire quoique ce soit au sujet de Bernard Snoh. Philippe décida donc de se rendre chez elle, histoire d'éclaircir un peu la chose.

Madison s'était levée aux aurores, comme à son habitude depuis trois jours. Elle ne pouvait pas fermer l'œil sans voir un corps, étendu dans une marre de sang. Elle n'était pas du genre sensible, mais son esprit ne voulait pas effacer cette image de sa tête. Elle avait beau penser à tout et à n'importe quoi, rien n'y faisait. Elle passait ses journées à somnoler ou à lire, en sirotant du café ou du thé. Elle avait daigné ouvrir le volet du salon pour faire passer un peu de lumière. Les temps étaient tellement couverts en ce moment que tout semblait encore plus maussade qu'avant. Vers 11h, on toqua à la porte de son appartement. Elle alla entrouvrir la porte, en chemise de nuit et

pas coiffée, pensant qu'il devait s'agir d'un truc sans importance. Mais dans l'entrebâillement de la porte, elle reconnut le visage du Commandant Philippe Delacours et ses longs cheveux noirs. Elle bougonna avant de lui demander pourquoi il était ici. Philippe, un peu surpris par l'accueil, tenta de voir dans l'ouverture de la porte la silhouette de Madison. Mais il ne vit rien. Il sortit alors la photo de Bernard Snoh, et lui montra. « *Vous m'avez mentit.* » Il se permettait de venir ici pour accuser Madison de mentir à la police. Décidément, ce flic n'était pas gêné. Madison n'était peut être pas un ange, mais elle ne mentait jamais. Par contre, elle jouait souvent sur les moments. Ce qui avait tendance à créer d'énormes quiproquo entre elle et les rares personnes à qui elle avait parlé. Il fallait être précis dans sa demande. Elle répéta, pour la troisième fois au moins, qu'elle ne connaissait pas ce type, et tenta de fermer la porte. Mais quelque chose faisait barrage. A son grand étonnement, elle se rendit compte que le Commandant Delacours avait mis son pied entre la porte et le chambranle, empêchant ainsi de la fermer.

– Je peux entrer ?

Madison soupira ostensiblement et lâcha la porte, en se rendant dans la cuisine. Philippe entra donc, sans plus de cérémonie. Il découvrit un appartement bordélique et sombre, que seul une fenêtre éclairait. Il y avait des fringues un peu partout sur le sol, des tasses usagées qui traînaient par-ci par-là, et rien de très personnel dans la décoration intérieur. L'appartement était assez spacieux, et aurait probablement pu être agréable si Madison avait fait un quelconque effort de décoration. On aurait pu penser qu'elle n'était là que pour quelques temps, et ne s'attachait pas à son lieu de vie quotidien. De là où il était, Philippe pouvait apercevoir la demoiselle, debout dans la cuisine, en train de se servir une tasse de café. Elle n'était vêtue que d'une chemise vachement trop grande, taillée pour tout dire pour un homme. Il l'a regarda de haut en bas, puis fit mine d'analyser l'appartement lorsqu'elle revint dans le salon en remuant une cuillère dans sa tasse.

- Vous m'avez accusé de meurtre, maintenant vous m'accusez de mentir ?
- Personne ne vous a accusé de meurtre, Mlle Parks.
- Si, votre charmante petite collègue. Si je puis me permettre, vous couchez avec ?

Philippe leva les yeux vers elle, non sans mécontentement. William Beck avait du lui faire un retour sur son échange avec lui pour qu'elle lui pose la question sur un ton aussi moqueur. Et il n'avait pas pour habitude de voir un interrogatoire se retourner contre lui. Ça faisait une drôle de sensation de se sentir questionner. Il se rendait compte qu'aussi banale qu'était la demande, ce genre de situation mettait vraiment très mal à l'aise, surtout lorsqu'il ne se passait rien entre les suspects.

- Je ne couche pas avec mes collègues. Et de toute façon, ça ne vous regarde pas.
- Comme mes relations avec William ne vous regarde pas. Désolée, mais on a peu de secrets, entre amis.

Elle insista sur le mot « ami ». Aussi insupportable soit-elle, cette fille avait un culot que Philippe appréciait beaucoup. Même si elle était discrète, bizarre et qu'elle n'approchait pas les gens, le piquant de son caractère la rendait incroyablement désirable. Mais il n'était pas ici pour fantasmer sur une personne dont le statut, entre victime ou meurtrier, restait encore à définir.

- Vous connaissiez M. Snoh, n'est-ce pas ?
- Non, encore une fois.
- Sa femme m'a dit le contraire. Vous l'avez vu à plusieurs reprises.
- Je l'ai vu, en effet. Mais je ne le connaissais pas.

Nous y étions. Elle avait enfin reconnu qu'il lui disait quelque chose. Mais elle fit remarquer qu'elle

ne lui avait jamais parlé, et qu'elle n'aurait jamais pu mettre un nom sur ce visage tant elle s'était contenté de l'apercevoir. Philippe prit bonne note de son discours, et en conclut qu'à nouveau, tout ceci n'était qu'une impasse. Il se dirigea vers la porte, et se glissa dans le couloir. Mais Madison se mit à réfléchir et lorsqu'il fut arrivé près de la cage d'escalier, elle lui demanda à quelle heure avait été estimé le meurtre. Le Commandant revint sur ses pas, s'appuya sur le mur et lui répondit, « *Vers 22h35* » et Madison sembla de plus en plus perplexe. Elle se repassa la soirée du vendredi, insistant pour se rappeler de chaque détail. Jusqu'à ce qu'elle comprenne. A l'heure du meurtre en effet, elle discutait activement avec son patron pour son changement d'horaires, dans l'allée 32 A qu'elle était en train d'inspecter. Elle ne pouvait donc pas se retrouver à l'autre bout de l'entrepôt pour tuer ce pauvre homme. Philippe l'écoutait attentivement, en la regardant dans les yeux. Elle lui parlait avec tant de certitude qu'il ne pouvait même pas une seconde douter de son récit. Elle avait planté ses yeux bruns dans les yeux bleus-gris du Commandant, et il ne pouvait lâcher ses lèvres qui débitait les événements de la soirée avec une précision quasi militaire. Quand elle eut finis, il la remercia et elle le gratifia d'un sourire avant de refermer la porte sur elle. S'il fallait vérifier l'alibi auprès du patron, Philippe se retrouvait encore une fois face au mur, et ceci l'agaçait au plus haut point. Il tombait encore une fois dans une impasse...

Il retourna au commissariat, le cerveau en ébullition. Alicia le regarda l'air inquiet. Elle n'aimait pas ses têtes d'enterrement, qui en général n'annonçaient rien de très positif. Philippe s'assit directement à son bureau, réfléchissant toujours à une piste quelconque à exploiter. Alicia, intriguée et curieuse, décida de lui servir un café. Elle posa la tasse sur le bureau et le regarda attentivement. Elle adorait le voir faire sa moue renfrognée, quand quelque chose le dérangeait. En fait, elle adorait le regarder tout cours. Depuis le premier jour où elle avait croisé son regard, elle ne pouvait tout simplement plus s'en passer. Elle avait plongé dans ses grands yeux comme dans un profond abysse duquel il n'était pas possible de sortir. Elle était en adoration devant toute sa personne. Mais elle n'avait jamais réussi à le percer à jour. Mais elle savait qu'au fond, tout était réciproque. Elle le tira de ses rêveries lorsqu'elle demanda quoi faire. En effet, si Philippe savait qu'il fallait retourner chez les Beck, il était bien le seul. Car il n'avait pas dit un seul mot depuis son retour. Il la regarda subitement, plissa le front et parla du patron de l'Entrepôt de la Douane Centrale, disant qu'il était dorénavant l'alibi de Madison Parks, qu'il fallait le vérifier. Alicia, déçue d'apprendre que cette gamine avait un alibi, ronchonna et retourna à son bureau. Victor la regarda sans trop comprendre, haussa les épaules, et demanda à Philippe quand est ce qu'il comptait y aller. Ce dernier but son café à la vitesse de l'éclair, remis sa veste et se dirigea vers la sortie. Victor, Max et Alicia se regardèrent, d'abord sans comprendre, puis Alicia prit sa veste et lui emboîta le pas. Il marchait rapidement sans se soucier d'être suivi ou non. Alicia dut courir pour le rattraper, et lui attrapa le bras pour l'arrêter. Il tourna vers elle ses yeux de cristal, l'air mécontent. Il détestait quand on le dérangeait dans ses réflexions. Et Alicia était professionnelle dans le domaine. Toujours à être sur son dos, à vouloir se faire remarquer. Comme s'il ne la voyait pas assez... Pour ne pas énerver sa collègue, il ralentit le pas et resta à côté d'elle, sans pour autant lui parler. Ils montèrent dans leur voiture de boulot – une Mégane bleue nuit – et filèrent jusque chez les Beck.

Le couple vivait assez modestement. Une petite maison de campagne dans un lotissement tranquille aux alentours de Paris. Une petite villa blanche aux volets bleus, bordée d'un jardin, entouré d'une haie de buis. « *C'est ça qu'il te faudrait Philippe, une petite maison de campagne, un petit chien, une petite femme... Ça te détendrait un peu.* ». Delacours ronchonna à cette remarque. Il détestait ce genre de petite maison, et encore plus l'idée d'être marié. Il n'avait pas besoin de ça pour se détendre, bien au contraire. Il aimait son appartement au quai des Orfèvres, sa vue sur la Seine, et ne changerait son mode de vie pour rien au monde. Le seul élément qui pourrait encore lui plaire serait le chien. Il adorait les chiens.

Lorsque Philippe Delacours et Alicia Pivaut toquent à la porte, William se trouvait au salon alors que sa femme, Isabelle, était dans la cuisine. Elle alla ouvrir la porte et découvrit les deux flics devant la porte. Elle le fit entrer, non sans se questionner sur leur venu, et les invita à s'installer au

salon où se trouvait William. Il salua à son tour les deux policiers, et les fit s'asseoir, alors qu'Isabelle partait préparer du café. Ils se regardèrent un long moment sans que personne n'ouvre la bouche. Ce fut William qui parla en premier lieu, demandant s'ils avaient du nouveau. Mais il n'y avait rien. Isabelle venait de revenir avec le café et s'installa prêt de son mari. Ils restèrent immobiles, comme si quelque chose de grave allait se produire. Philippe leur annonça qu'il avait été voir Madison Parks, plus tôt dans la journée. Elle s'était souvenue qu'à l'heure du meurtre, elle discutait activement avec William Beck concernant ses nouveaux horaires de travail. A cette annonce, Alicia avala de travers sa gorgée de café, mais personne n'y prête attention. William se mit à réfléchir, et finit par valider les dires de son employée. Il était arrivé vers 22h30 – son badge avait été utilisé pour ouvrir la grille de la boîte, la police pouvait donc le vérifier – et avait directement été trouver Madison dans l'allée 32 A. Ça aussi, ils pourraient le vérifier grâce aux caméras de surveillance. Alicia, assez énervée par ce nouvel alibi auquel elle ne croyait pas, fit remarquer que les caméras avaient été coupées bien avant 22h30, donc rien ne vérifier la présence de Madison sur les lieux, ou avec son employeur. William but une gorgée de café, et insista sur le fait qu'il était bel et bien avec elle. Il était parti vers 22h40, le badge leur servirait de preuve. Isabelle vint renforcer ses dires. Philippe était prêt à repartir lorsqu'Alicia posa sa tasse et lança un « Vous pouvez très bien prendre sa défense. » avant de se lever. William Beck se leva à son tour et la regarda sévèrement.

- Que voulez-vous dire par là ? Vous m'accusez de protéger un criminel ?
- Précisément.
- De quel droit osez-vous venir ici pour m'accuser de la sorte ?
- Vous couchez avec elle, ça crève les yeux. Alors pourquoi vous ne prendriez pas sa défense ?

On vit la colère monter sur le visage de William. Son ton monta d'un coup, et il insista à nouveau sur le fait qu'il ne couchait pas avec Madison, qu'il n'en avait pas l'envie, le désire ou même le temps, que ce n'était qu'une employée devenue une amie, et qu'elle n'était en aucun cas une meurtrière. Déjà parce qu'elle n'en était pas capable, ensuite parce qu'elle était avec lui. Mais il en fallait plus à Alicia Pivaut pour la convaincre. Elle partit dans une hypothèse abracadabrante où elle énonçait que la réunion n'avait jamais eu lieu, qu'il était probablement venu à l'entrepôt pour offrir un alibi à sa maîtresse, juste pour qu'elle puisse commettre son meurtre tranquilles et sans que ça ne lui retombe dessus. Pas de preuves, pas d'accusations, le schéma était plutôt simple. Isabelle, très gênée mais aussi très énervée, fit remarquer que son mari n'aurait jamais fait de telles choses, qu'il était honnête et qu'il n'avait aucunes raisons de défendre un meurtrier. Mais Alicia avait réponse à tout. Elle trouva d'autres preuves tout droit sortit de son imaginaire, fit d'autres spéculations, et la discussion dura une bonne vingtaine de minutes, pendant lesquelles le couple se défendait comme il le pouvait, et Alicia les démontait à chaque mot qu'ils sortaient. Philippe, agacé par le comportement de sa collègue et ses accusations insensées, se leva, hurla à la petite blonde de se taire et de l'attendre dans la voiture. Elle se résigna à obéir en croisant le regard de son patron, mais lança un « *On en a pas finit avec vous* » avant de partir. Les Beck étaient rouges de colère. Ils se tournèrent alors vers Philippe, et William commença à lui hurler dessus à son tour. Mais le Commandant Delacours calma vite le jeu.

- Ça suffit, M. Beck ! Je ne suis pas venu ici pour vous accuser de quoi que ce soit, mais bien pour vérifier l'alibi de Madison. Ma collègue a dépassé les bornes, j'en conçois, mais je n'y suis pour rien, elle n'avait pas pour ordre d'agir de la sorte, bien au contraire.
- Désolé, mais venir nous accuser comme ça c'est...
- Injuste, je sais. Et j'en suis navré, croyez moi. Je ne crois pas plus Madison coupable que vous en réalité. Mais cette affaire, aussi récente soit-elle, nous met tous à bout. Nous n'avons aucunes preuves de quoi que ce soit, et il est difficile d'innocenter quelqu'un sans preuves.

William finit enfin par se calmer. Philippe avait toujours su trouver les mots pour détendre l'atmosphère, même quand il arrêtait des criminels. Il avait toujours trouvé que la vérité sortait plus aisément dans une ambiance détendue que sous la pression. Une fois la situation expliquée du début à la fin, il demanda aux Beck si quelqu'un de l'entrepôt aurait pu faire cela. Mais William était catégorique : personne n'en était capable. Il admettait que certains de ses gars avaient déjà été violents, agressifs, parfois même avaient commis des meurtres dans leur passé, mais depuis qu'ils travaillaient à l'entrepôt de la Douane Centrale, plus rien. Chaque ouvrier avait été choisit par lui-même et un psychologue expérimenté afin de trouver les prisonniers qui verraient cette vie comme un nouveau départ, et qui ne feraient plus de vagues. Même si certains avaient un lourd casier judiciaire, William était persuadé qu'ils n'avaient rien fait. Ils étaient tous très heureux dans leur nouvelle vie, et n'aurait rien fait pour la gâcher de la sorte. Philippe les remercia, s'excusant encore pour le comportement de sa collègue, et quitta la maison.

Alicia s'impatientait dans la voiture, tapant des doigts sur ses cuisses, et soupirant à de nombreuses reprises. Lorsque Philippe s'assit à ses côtés, elle se raidit. « *Non mais qu'est ce qui te prends ?* ». Aucun doute, il était énervé. Et il avait de quoi. Il l'engueula un bon moment, où elle ne parla pas une seule fois de peur de se faire égorger sur le coup. Quand il eut fini, elle tenta de se défendre, mais il l'a remballa si violemment qu'elle resta silencieuse jusqu'à leur retour à la Criminelle. Elle avait merdé, c'était clair. Mais il était aussi borné qu'elle, à sa manière.

Chap. 4

Les semaines passèrent sans que personne ne trouve un suspect plausible. On avait essayé - en vain - de chercher des informations nouvelles sur les membres de l'Entrepôt de la Douane Centrale, sur les habitants de l'immeuble de la Cité Pigalle, mais rien n'était ressorti comme pertinent. Cette enquête était un trou à rats où l'on pouvait s'enfermer des jours entiers sans déterrer quoi que ce soit. Au 36, quai des Orfèvres, on avait levé le pied. Philippe et son équipe avait passé des journées entières à fouiller partout où ils le pouvaient, mais rien. Absolument rien. Ça irritait grandement le Commandant Delacours qui n'était pas habitué à rester dans le flou aussi longtemps. En temps normal, son équipe était l'une des plus efficace de tout Paris. Mais là...Philippe avait été jusqu'à demander à mettre cette enquête en pause et a travaillé sur de nouveaux meurtres, histoire de ne pas trop s'embourber. De toute façon, que pouvaient-ils faire de plus ? Il ne s'était plus rien passé depuis un peu plus d'un mois. Alors ils avaient élucidé d'autres meurtres, en un temps record. Tout ces moments à chercher dans les vides les avaient booster pour la suite. Et aujourd'hui encore, ils venaient de résoudre une enquête, un crime passionnel déguisé en suicide. Il était tard, du genre 21h, quand ils finirent la paperasse. Petit à petit, chaque membre de l'équipe rentra chez lui, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Philippe. Il jeta un œil au dossier « Bernard Snoh », pensant trouver quelque chose avec un œil plus neuf, mais rien. Il referma la pochette, enfila sa veste et rentra chez lui.

Rue Léon Jouhaux, on finissait les derniers inventaires avant de rentrer chez soi. C'était un de ces soirs tranquilles où tout allait bien. L'ambiance était joviale, et parfois même, Madison Parks semblait esquisser un sourire. A ses côtés, Isabelle Beck riait aux éclats à chaque blague du petit nouveau, Arthur Ehos. C'était un petit fêtard, drogué, qu'Isabelle avait présenté à son mari afin qu'il le prenne sous son aile. Ce qu'il avait fait. Au début, il n'en faisait qu'à sa tête, mais il avait fini par prendre goût au travail, et voir ça comme une nouvelle sorte de fête. Du coup, il parlait toujours fort, racontait des blague à tout le monde, ne s'arrêtant jamais. Ça avait le don d'énerver Madison, mais elle finissait par apprécier cette petite boule d'énergie. Arthur offrait ces instants vivants qu'il manquait dans la boîte, en général. A cette heure-ci, ils n'étaient plus que tout les trois à travailler. On était vendredi, les autres étaient tous partis en week-end, et profitait d'un petit rab de temps que leur avait avec William Beck. Isabelle, Arthur et Madison travaillaient bien et vite, ils pouvaient se débrouiller tous les trois sans problèmes. Lorsqu'ils eurent finit, ils revinrent tout trois au vestiaire, Isabelle et Arthur riant ensemble, Madison écoutant leurs histoires. Vers 22h, ils étaient tout trois dehors. William récupéra sa femme devant l'entrepôt, Arthur remonta la rue Léon Jouhaux, et Madison repartit de son côté, au travers des petites rues. Le brouillard entourait les rues du quartier d'une atmosphère mystérieuse, très apprécié par Madison Parks. Elle sortit son appareil, entra dans une nouvelle petite rue, prit une photo. Le calme des rues coupe-gorges, la brume intense et l'humidité qui ornée les pavés donnait une ambiance étrange que Madison s'entreprit de photographier. Elle sortit son petit appareil compact de son fourre-tout, et commença à réfléchir au cadrage qu'elle désirait avoir. Elle prit plusieurs clichés sous différents angles, et remarqua quelque chose d'étrange sur l'un deux. C'était une image verticale, qui montrait l'ensemble de la rue, du pavé aux toits des immeubles cachés par le brouillard. La lumière se reflétait sur les pavés humides, et de la fumée sortait par endroit, probablement des aérations d'une cuisine d'un restaurant du coin. Au sol, elle aperçut une masse, au milieu du chemin. Elle zooma sur son appareil et cru reconnaître une main. Intriguée, elle s'approcha jusqu'à découvrir un corps. Elle s'engouffra dans une rue avoisinante, cherchant un endroit où téléphoner, trouva un bar ouvert, entra à l'intérieur et demanda au barman s'il était possible de passer un coup de téléphone. Il lui montra un renforcement à l'écart

et elle s'y installa. Elle sortit de sa poche une carte, tapa le numéro de téléphone inscrit dessus et attendit.

Philippe Delacours était installé paisiblement dans son canapé. Il fumait pensivement une cigarette, en observant la nuit sur Paris depuis sa fenêtre, quand soudain son portable sonna. Il l'attrapa, remarqua que le numéro était inconnu et décrocha.

- Allô ? Philippe Delacours ?
- Lui-même.
- C'est Madison Parks. Je crois que j'ai un problème.

Elle énonça l'endroit où elle se trouvait, ce qu'elle avait trouvé, et la rue où le trouvait. Philippe lui somma de rester là bas, dérocha, appela ses collègues et partit. Une demi heure plus tard, la brigade criminelle était sur place.

Madison était retournée dans la ruelle, et s'était adossé à un mur, regardant dans le vague. Lorsque les flics arrivèrent, elle ne bougea pas d'un cil, et tous se dirigèrent vers le cadavre. On le prit en photo, on analysa, le médecin légiste déclara les causes de la mort, on se posa mille et une question. On trouva le porte feuille de la victime – une femme d'environ 29 ans, 1m65, 70 kg, blonde, assez bien entretenu, du nom de Clara Delormes, d'après ses papiers. Sa carte d'identité affirmait qu'elle résidait elle aussi au 6, cité Pigalle -, on nota l'ambiance de la découverte...la routine. Victor Louvy leva les yeux vers Philippe. « *C'est reparti.* » Il avait dit ça comme si une vieille habitude avait repris le dessus. Ils avaient passé tellement de temps sur le premier meurtre sans rien trouver qu'un deuxième dans la même trempe était de mauvais augure. Philippe soupira et s'approcha de Madison, jusqu'alors mise à l'écart. Il tendit une main vers elle, mais c'était sans oublier qu'elle ne la lui serrerait pas. Simple habitude. Il lui demanda comme elle avait trouvé le corps en premier lieu. Madison répondit qu'elle avait photographié la rue, et qu'elle avait fini par voir un truc étrange. Philippe la regardait sans trop la croire jusqu'à ce qu'elle lui montre les images sur l'appareil. Pour être tout à fait franc, il reconnut qu'effectivement, la masse au sol paraissait intrigante et qu'il aurait probablement réagit comme elle. Il demanda à Madison si le visage de la victime lui était familier, et elle acquiesça d'un mouvement de tête. Elle insista sur le fait qu'elle ne la connaissait pas plus que Bernard Snoh, mais qu'elle l'avait effectivement déjà croisé, la dernière fois n'étant pas plus tard que la veille. Clara Delormes rentrait chez elle alors que Madison se rendait au travail. Puis elle se mua dans le silence en regardant le corps. Philippe lui demanda d'attendre quelques minutes, le temps qu'il grappille quelques nouvelles informations sur le meurtre. Le médecin légiste avait estimé l'heure de la mort à 21h45. Torture et une balle dans le crâne, comme pour Bernard Snoh. Probablement pas tuée dans la ruelle, vu la faible quantité de sang sur le pavé. Philippe allait probablement devoir demander à Madison Parks de le suivre au commissariat pour éclaircir quelques points de routine, ce qu'elle risquait de ne pas apprécier. Mais à sa grande surprise, elle ne dit rien et le suivit jusqu'à sa voiture, où elle s'installa en silence. Victor Louvy monta à l'avant, côté passager, et Philippe prit le volant, après avoir demandé à Alicia de monter dans une autre voiture. A contre cœur, elle avait accepté.

Arrivé Quai des Orfèvres, on emmena Madison dans une salle d'interrogatoire. Elle n'avait pas dit un mot depuis leur départ de la ruelle, passant son temps à se frotter les mains énergiquement, comme pour faire passer une grosse dose de stress. Philippe l'observait par la fenêtre sans teint. Elle semblait à la fois extrêmement sûre d'elle, et complètement effondrée. Quelque chose clochait considérablement dans son comportement. Par rapport au précédent meurtre, où elle n'avait absolument pas semblé affectée, elle était tout au contraire bien plus touchée, tout en voulant le cacher. Soit elle cachait quelque chose depuis le début, soit effectivement, ce nouveau crime la touchait de plus près. Alicia apporta une tasse de café bien chaud à Philippe. « Tu veux que je l'interroge ? » Il la regarda, surpris, et lui dit que non. Il ne voulait pas qu'elle l'approche. Ou qu'elle interroge qui que ce soit d'ailleurs. Son dernier

interrogatoire s'était finit en eau de boudin, simplement parce qu'Alicia avait laissé libre cours à sa pensée. Elle avait quasiment insulté des personnes biens, qui n'avaient rien demandé à personne, et Philippe avait du rattraper sa boulette. Non, il n'était pas question qu'elle parle avec qui que ce soit, témoins ou suspects, lors de cette enquête. Il prend la tasse de café tendue par Alicia et entre dans la salle d'interrogatoire. Il prend place en face de Madison, et pose la tasse devant elle. Elle leva les yeux sur lui, puis reporta son attention sur la tasse, qu'elle serre dans ses mains pour se réchauffer, tout en le remerciant.

- Que faisiez-vous à 21h45 ?

Madison regardait le café noir qui s'immobilisait doucement dans la tasse.

- Je sortais du travail.
- Quelqu'un peut le confirmer ?
- J'étais avec Isabelle Beck et un petit nouveau, Arthur Ehos. On a utilisé nos badges à cette heure-ci.
- Je les convoquerais alors. Vous savez si quelqu'un vous pourrait vous en vouloir ?
- Ça y est, je ne suis plus votre suspect n°1 ?

Elle n'avait toujours pas levé les yeux sur lui. Mais son ton était assez clair pour comprendre le pic qu'elle lui envoyait. Il se leva, et s'appuya sur la table, juste à côté d'elle.

- Je ne vous ai jamais jugé comme couple, dès lors que vos alibis ont été vérifiés. Mais, vous vous en doutez, on ne peut rien prouver sans preuves. Et mon instinct ne suffit pas à convaincre tout le monde.
- Alors pourquoi cette question si vous ne pouvez pas prouver mon innocence ?
- Rien ne m'empêche de suivre une nouvelle piste, tout en vous gardant à l'œil.

Madison leva soudain sur lui un regard triste. On aurait presque pu croire qu'elle cherchait du réconfort au fond des yeux clairs du Commandant Delacours. Elle finit par boire quelques gorgées de son café, après quoi Philippe lui annonça sa mise en garde à vue, jusqu'à ce qu'ils aient interrogé les deux témoins, et cherché quelques preuves pour appuyer ses dires. Il était quasiment 23h lorsqu'il sortit de la salle d'interrogatoire. Il ne pouvait pas faire venir les témoins à une heure pareille, il faudrait attendre le lendemain pour en savoir plus. Il congédia ses camarades qui partirent sur le champs, assez fatigués de ces journées à rallonge. Seule Alicia Pivaut resta un temps, assise à son bureau, à scruter Philippe. Elle sentait que quelque chose changeait doucement en lui depuis le début de cette histoire. Mais elle n'arrivait pas à trouver quoi. Elle le voyait juste plus distant, plus secret, ignorant si c'était l'enquête qui le rendait ainsi, ou tout à fait autre chose. A cet instant, elle le fixait avec tant de force que Philippe leva la tête vers lui, l'air inquisiteur. En le voyant, Alicia secoua sa petite tête blonde, prit sa veste et partit du poste. Le Commandant haussa les épaules, et reporta son attention sur le dossier de Clara Delormes. Cette jeune fille n'avait absolument rien de suspect dans sa vie. Elle était infirmière à la Croix Rouge, aimait son boulot, sa vie...Elle était célibataire, vivait avec son chat Rainbow, elle adorait la mode et la musique, aimait sortir, avait plein d'amis, et semblait plus qu'heureuse. Même la photo, jointe au dossier, respirait la joie de vivre. Et, point le plus important, elle n'avait rien à faire dans cette ruelle à 21h45. Elle ne passait déjà pas par là, et à cette heure, en analysant son mode de vie, elle ne pouvait être qu'en soirée et accompagnée ou seule chez elle. Philippe pensa soudain qu'il devrait aussi questionner les infirmières, savoir si quelque chose clochait depuis quelques temps dans son comportement, comment elle était habillée avant de partir, et cetera. Il ne l'avait pas fait avec Mme Snoh car elle lui avait fait de la peine, et il y avait de fortes chances que son mari ne soit pas rentré avant son meurtre. La maladie qui emportait cette femme avait emporté sa mère quelques années plus tôt, et il ne supportait plus de rester trop longtemps aux côtés de malade dans des phases nettement

avancées. Il ferma le dossier de Clara et prit celui de Madison Parks. Il en fit vite le tour, il ne contenait qu'une page. Il était pourtant sur qu'il y avait un clé à trouver quelque part afin de résoudre cette enquête. Et la clé devait probablement se trouver dans la vie de Madison Parks.

Des bruits de pas résonnèrent dans les bureaux vides à cette heure, et un homme en costume vint prendre place en face de Philippe Delacours, deux tasses de café à la main. Il déposa les tasses sur le bureau, s'installa confortablement dans son fauteuil et regarda les dossiers sur la table. Cet homme s'appelait Peter Den Vanderbourg, âgé de la soixantaine, cheveux gris, yeux bleus perçants, grand et maigrichon, les traits sévères. Ce n'était autre que le grand patron de la Criminelle du 36 Quai des Orfèvres. Il avait fait son nom au FBI de New York, où il avait grimpé les échelons avant de se spécialiser dans le profilage, qu'il mit à profit dans une cellule spécifique du FBI de Washington. Sa capacité d'analyse était des plus exceptionnelles, et il avait passé plusieurs années en Amérique afin de résoudre des enquêtes très complexes, avant de revenir en France finir tranquillement sa vie de policier. Il s'était vu offrir la direction de la brigade Criminelle il y a de cela 10 ans, et gardait sa place comme personne auparavant. Il était né en Autriche, dans une famille de flic aux allures d'espions. Son père lui avait tout appris, et Peter Den Vanderbourg avait tout appris à Philippe Delacours. Il l'avait pris sous son aile à sa sortie de l'école de police. Il avait toujours vu en Philippe un truc en plus que chez n'importe qui d'autres. Il disait toujours qu'il serait comme lui, plus tard. Qu'il était doué d'un instinct infailible et qu'il fallait le mettre en avant. Peter avait donc enseigné à Philippe l'art du profilage, de comprendre la psychologie d'une personne en analysant son comportement, en analysant un cadavre, une scène de crime, et tout un tas de choses qui semble ridicule à toutes sortes de flics, sauf à ces deux là. Mais Peter avait eu raison de lui apprendre tout ça. Philippe Delacours était aujourd'hui un commandant renommé dans la sphère de la criminalité. Il avait tracé son chemin, constamment soutenu par Peter Den Vanderbourg, et avait su tirer profit de tout ce que cet homme avait pu lui enseigner. Son équipe avait fini par faire avec, et par apprendre à leur tour, ce qui avait construit un lien fort entre chacun des membres, et qui faisait de cette brigade l'une plus réputées de Paris. Peter leva les yeux vers Philippe, prit sa tasse de café et en sirota deux trois gorgées.

- Alors, tu en es où ?
- Nul part.
- Je t'ai connu plus efficace.

Il y avait un léger ton de moquerie dans sa voie. Mais c'était tout à fait habituel chez Peter. Il parlait toujours avec une pointe d'ironie qui en énervait plus d'un. Cette capacité à prendre les choses moins à cœur que d'autres lui permettait de garder une certaine distance avec les gens qui ne voulaient pas comprendre la taquinerie. Ainsi, ceux qui n'appréciaient pas le laisser en paix. Mais c'était également utile pour les enquêtes. Il construisait ainsi un rempart infime mes solides entre les meurtres et sa propre personnalité, ce qui lui donnait l'avantage de se tenir toujours un peu plus à l'écart des situations que les autres. Mais Philippe appréciait beaucoup cette pointe de défis dans chacune des phrases de son patron. Ça lui donnait l'adrénaline qu'il aimait tant...

- Tu peux lire le dossier, t'y trouveras rien de plus à mon avis.
- J'ai déjà jeté un œil, Max me fait des doublons histoire que je suive un peu l'avancée.
- Ravis de l'apprendre...Tu comptais m'en parler un jour ?
- Je l'ai toujours fait.

Philippe se rappelait qu'il le faisait à ses débuts, mais était persuadé qu'il avait arrêté depuis. Visiblement non. Cependant, il n'était pas malheureux que Peter ait pu jeter un œil au dossier. Il allait pouvoir lui donner sa version.

Mais Philippe fut bien vite déçue de ce que lui appris son boss. En effet, Peter n'avait pas d'explications plausibles non plus, si ce n'est que quelqu'un cachait quelque chose. Rien n'avait de sens si ce n'est cette hypothèse. Il demanda à Philippe s'il avait du nouveau sur la petite Madison

Parks, mais rien. Il n'y avait rien à dire, rien de neuf, que dalle. Philippe savait qu'il devait creuser dans cette direction, c'était la seule qui semblait tenir la route. Mais Max ne trouvait rien sur rien. Peter maugréât en lisant le dossier de Madison, puis le posa subitement. Il regarda attentivement Philippe, l'air soudain très sérieux. « *T'en penses quoi, de la gosse ?* ». Philippe fut presque surpris de la question. Il se gratta le menton, fixant un point sans aucune importance, et réfléchit. Pour lui, c'était clair et net, elle n'y était pour rien. Du moins, elle n'avait tué personne. Il fallait encore vérifier son alibi pour ce soir, mais elle semblait franche quand elle parlait. Pas d'hésitations, pas de tremblements, rien. Lors de la découverte du premier cadavre, elle avait construit un barrage autour d'elle, et rien ne semblait l'affectait. Elle avait joué les durs en s'amusant du sens des mots, et omettant des détails qui avaient, à leur manière, de l'importance. En bref, elle avait joué les gros durs. Ce qui avait intrigué Philippe, par contre, c'est le changement de comportement au deuxième meurtre. Elle s'était rendue dans un bar afin de l'appeler sur son portable, pour le prévenir de sa découverte. Puis elle était revenue à quelques mètres du cadavre et s'était tassée dans un coin. Cette fois, elle n'avait pas montré l'envie de rentrer chez elle à la seconde où les flics étaient arrivés. Elle avait patiemment attendu qu'on vienne la voir, avait répondu aux questions sans rechigner, allant même jusqu'à avouer qu'elle avait effectivement déjà vue la victime. Elle s'était laissée emmener au commissariat en silence, avait répondu à de nouvelles questions, et n'avait rien dit lorsque Philippe lui annonça sa garde à vue. En gros, elle avait complètement changer de stratégie entre le premier et le deuxième meurtre. Un peu comme si elle avait peur de quelque chose, qu'elle voyait se concrétiser à présent. C'est en remettant les idées à plat que Philippe se rendit compte qu'il devait creuser dans ce sens. Et Peter acquiesça. De toute manière, il n'y avait aucun risque à prendre. Il fit par contre remarquer à Philippe que cette enquête occupait beaucoup trop son équipe pour des questions qui ne trouvaient pas de réponses. Il annonça donc à son petit protégé que lui et ses collègues devraient travailler sur d'autres enquêtes en parallèle à celle-ci, afin de rentabiliser le temps « perdu » à patauger dans la boue. Philippe fit la moue – il détestait laisser une enquête dans le vide – mais fut contraint d'accepter. Peut être qu'il verrait les choses autrement en travaillant sur d'autres meurtres, bien que le mois passé n'ait en rien aidé à avancer dans leurs recherches. Peter se leva, salua le commandant, lui souhaita bonne nuit et s'en alla à son tour. Dans les locaux, il ne restait plus que Philippe Delacours, toujours dans ses réflexions, et Madison Parks, seule dans sa salle d'interrogatoire. Philippe décida d'aller la voir.

Madison était assise dans un coin de la pièce, et regardait le mur. Elle avait l'air complètement absente, et passait son temps à se frotter les bras frénétiquement. Elle ne réagit pas tout de suite lorsque Philippe entra dans la salle. Elle était tellement absorbé par le néant qu'elle n'entendit rien. Elle ne se rendit compte de la présence d'une personne que lorsque Philippe fut à coté d'elle, et lui pressa le bras. Elle sursauta, et passa dans ses yeux un éclair de peur et de rage mêlées. Elle se leva d'un coup et s'éloigna de Philippe. Il tenta de la calmer en lui montrant qu'il ne lui voulait aucun mal, qu'elle n'avait pas à avoir peur de lui. Il fallut quelques minutes à Madison avant de se rendre compte de l'état dans lequel elle était, et de reprendre ses esprits. Elle s'excusa, et se redressa. Philippe lui demanda si elle voulait boire quelque chose, et elle réclama un café. Cinq minutes plus tard, il revenait deux tasses à la main, ayant pris la sienne sur son bureau. Il les posa sur la table et s'installa. Madison en fit de même.

- Tout va bien ? Je vous sens un peu à cran.
- J'étais perdues dans mes pensées, pardon.
- Ne vous excusez pas. Vous voulez vous installer dans une de nos cellules ? Il y a des lits, vous serez mieux installée.
- Non, merci. Je suis très bien ici.

Philippe regarda la pièce et eut un peu de mal à comprendre comment on pouvait vouloir passer la nuit dans une salle d'interrogatoire. On ne pouvait pas y dormir, c'était lugubre – du moins plus

lugubre qu'une cellule à son goût - et on ne voyait absolument rien. Mais soit.

- Qu'est ce que vous ne nous dites pas, Madison ?
- Pardon ?
- Je suis sûre que vous cachez quelque chose.
- Et bien vous vous trompez. Votre instinct n'est pas si infallible...Je n'ai rien à vous dire.
- Très bien. De toute façon, si vous cachez quelque chose, on le saura.
- Si vous le dites.

Elle jouait avec sa tasse de café, et n'avait levé les yeux sur Philippe qu'au moment où il lui avait demandé ce qu'elle cachait. Après quoi elle avait reporté son attention sur sa tasse et n'avait plus daigné le regarder. Ni même ouvrir la bouche, d'ailleurs. Philippe haussa les épaules, finit son café et salua Madison avant de sortir de la pièce. Il enfila sa veste et rentra chez lui, prenant bien soin de fermer toutes les portes après son passage. Il était persuadé que la clé était Madison, et qu'il ne trouverait de réponses à ses questions qu'auprès d'elle...